

“ habité dans cette île.” Puis, étendant leurs mains vers les collines qui sont à l’orient et au sud de la montagne : “ Voilà, disaient-ils, les endroits où il y avait des bourgades remplies d’une grande quantité de sauvages ; nos ennemis en ont chassé nos ancêtres ; et c’est ainsi que cette île est devenue déserte et inhabitée.” — “ Mon grand-père, disait un vieillard, a cultivé la terre en ce lieu ; les blés d’Inde y venaient très-bien.” Et, prenant de la terre dans ses mains : “ Regardez, disait-il, la bonté de cette terre, elle est excellente.” Charmés de ce discours, les colons ne manquèrent pas d’inviter ces sauvages à venir s’établir dans l’île, les assurant qu’ils n’y étaient venus eux-mêmes que pour les y attirer et les rendre heureux.

XX.

Pèlerinage à la croix de la montagne, pour la conversion des sauvages.

Mais comme la conversion des cœurs est l’ouvrage propre de Dieu, ils s’adressaient surtout à lui pour qu’il daignât toucher ceux de ces barbares : ce à quoi ils étaient puissamment excités par les personnes de considération avec lesquelles ils vivaient à Villemarie. M. de Maisonneuve, surtout, ne négligeait rien pour ranimer dans les colons cet esprit de ferveur et de zèle apostolique. Il établit, parmi eux, plusieurs pratiques de dévotion ; entre autres une confraternité, dont le but était de demander à Dieu la conversion des sauvages. Cette association se composait non-seulement des hommes qui se donnaient entre eux le nom de frères, mais aussi des dames résidant dans Villemarie, qui y entraient en qualité de sœurs ; parmi celle-ci, madame de la Pelterie, mademoiselle Barré, madame d’Ailleboust, mademoiselle de Boulongne, sa sœur, mademoiselle Mance, et d’autres encore. Les hommes, aussi bien que les dames, firent, dans cette intention, un grand nombre de pèlerinages à la croix de la montagne, malgré les risques qu’ils couraient en s’exposant ainsi aux surprises et à la cruauté des Iroquois. Ni cette crainte, alors bien fondée, ni la peine et la fatigue de monter à pied au haut de cette montagne rude et escarpée, ne refroidissaient la dévotion de ces dames, qui ne laissaient pas d’y aller jusqu’à neuf jours de suite : dans ces occasions, toutefois, en se faisant escorter par des hommes armés. Les personnes qui pouvaient “ quitter l’habitation, dit la sœur Bourgeoys, allaient y faire des neuvaines, à dessein d’obtenir la conversion des sauvages et de les voir venir avec soumission pour être instruits. Il se rencontra qu’un jour, de quinze à seize personnes qui y étaient allées, pas une ne pouvait servir la sainte messe. Mademoiselle Mance fut obligée de la faire servir par Pierre Gadois, qui était alors enfant, en lui aidant à prononcer les réponses. Tout cela se faisait avec bien de la piété.”